

Marguerite Duras

La Vie matérielle

Marguerite Duras
parle à
Jérôme Beaujour

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Ce livre nous a fait passer le temps. Du début de l'automne à la fin de l'hiver. Tous les textes ont été dits à Jérôme Beaujour, à très peu d'exceptions près. Puis les textes décryptés ont été lus par nous. Une fois notre critique faite, je corrigeais les textes et Jérôme Beaujour les lisait de son côté. C'était difficile les premiers temps. On a très vite abandonné les questions. On a abordé des sujets, là aussi on a abandonné. La dernière partie du travail, je l'ai consacrée à abrégé les textes, les alléger, les calmer. Cela de notre avis commun. Donc aucun des textes n'est exhaustif. Aucun ne reflète ce que je pense en général du sujet abordé parce que je ne pense rien en général, de rien, sauf de l'injustice sociale. Le livre ne représente tout au plus que ce que je pense certaines fois, certains jours, de certaines choses. Donc il représente aussi ce que je pense. Je ne porte pas en moi la dalle de la pensée totalitaire, je veux dire : définitive. J'ai évité cette plaie.

Ce livre n'a ni commencement ni fin. Il n'a pas de milieu. Du moment qu'il n'y a pas de livre sans raison d'être, ce livre n'en est pas un. Il n'est pas un journal, il n'est pas du journalisme, il est dégagé de l'événement quotidien. Disons qu'il est un livre de lecture. Loin du roman mais plus proche de son écriture – c'est curieux du moment qu'il est oral – que celle de l'éditorial d'un quotidien. J'ai hésité à le publier mais aucune formation livresque prévue ou en cours n'aurait pu contenir cette écriture flottante de « La vie matérielle », ces aller-et-retour entre moi et moi, entre vous et moi dans ce temps qui nous est commun.

Marguerite Duras

L'ODEUR CHIMIQUE

En 1986 je serai restée quatre mois à Trouville de la mi-juin à la mi-octobre, plus que la durée de l'été. Dès que je m'éloigne de Trouville j'ai le sentiment de perdre de la lumière. Non seulement de la lumière droite du plein soleil mais celle diffuse et blanche du ciel couvert et celle charbonneuse des orages. A la fin de l'été en étant loin de cet endroit, je perds les ciels qui sortent de dessous l'Atlantique, ces ciels voyageurs « long distance ». A l'automne je perds la brume de la pleine mer, le vent, les miasmes pétrolifères du Havre, l'odeur chimique. Quand on se lève tôt, on peut voir sur la plage vide l'épure parfaite des Roches Noires légèrement déportée vers le Nord. Puis avec les heures l'ombre diminue en hauteur jusqu'à disparaître.

Pendant des années j'ai été entre les maisons de Neauphle, de Trouville et de Paris. Pour ne pas quitter Neauphle, pendant dix ans je ne suis pas allée à Trouville et je l'ai même loué pendant plusieurs étés pour compenser les frais très élevés de copropriété.

Pendant ces années-là, je vivais seule à Neauphle, ce qui fait que longtemps je n'ai connu personne à l'hôtel des Roches Noires. Si je m'installais quelque part pour y passer l'été, c'était plutôt à Neauphle-le-Château, où je connaissais tout le village.

Je n'ai jamais été là où j'aurais été à l'aise, j'ai toujours été à la traîne, à la recherche d'un lieu, d'un emploi du temps, je ne me suis jamais trouvée là où je voulais être, sauf à Neauphle peut-être, pendant certains étés, dans un certain malheur heureux. Dans ce jardin fermé de *L'Homme Atlantique*, le désespoir de l'aimer, lui, c'était dans ce jardin maintenant abandonné. Je m'y vois encore, resserrée sur moi-même, prise dans le gel des jardins désertés.

Je suis quelqu'un qui n'est jamais à l'heure pour les repas, les rendez-vous, le cinéma, le théâtre, les avions c'est de justesse, toujours. Je me méfie tellement de moi maintenant que j'arrive une heure en avance au théâtre. Je vois d'autres gens arriver en courant de crainte d'être en retard, j'en suis enchantée. Je suis toujours arrivée à la plage lorsque les gens en partaient. Je n'ai jamais bruni à la plage parce que j'ai horreur des bains de soleil, du sable sur la peau, dans les cheveux. J'ai bruni au volant de mon auto ou en me promenant en Espagne ou en Italie.

Néanmoins et durant une grande partie de mon existence, j'ai eu le désir ardent d'arriver à prendre de bains de soleil. Ça a duré. J'élaborais des systèmes pour faire tout ce que les autres faisaient. C'est

comme ça que j'étais en retard partout, j'en étais désolée. Je faisais ça, comme les autres, j'allais sur la plage, mais le soir. Je faisais les choses à moitié, pour les avoir faites, et ça ne marchait pas. Je regrette beaucoup d'avoir été ainsi, réglementaire mais jamais contente. Je me suis toujours retrouvée à la fin des étés comme une ahurie qui ne comprend pas ce qui s'est passé mais qui comprend que c'est trop tard pour le vivre. Il y a une chose que je sais faire, c'est regarder la mer, peu de gens ont écrit sur la mer comme je l'ai fait dans *L'Été 80*. Voilà, c'est ça : la mer dans *L'Été 80*, c'est ce que je n'ai pas vécu. C'est ce qui m'est arrivé et que je n'ai pas vécu, c'est ce que j'ai mis dans un livre parce que ça ne m'aurait pas été possible de le vivre. Toujours ce passage du temps dans toute ma vie. Dans toute l'étendue de ma vie.

J'aurais pu continuer après *L'Été 80*. Ne faire que ça. Ce journal de la mer et du temps, celui de la pluie, des marées, du vent, de celui brutal qui emporte les parasols, les toiles, et de celui qui se tapit autour des corps d'enfants dans les creux des plages, derrière les murs des hôtels. Avec devant moi le temps arrêté, la grande barrière du froid, l'hiver polaire. *L'Été 80* est devenu maintenant le seul journal de ma vie. Celui de ma perte près de la mer dans le mauvais été de 1980.